FEUILLETON DU 5 NOVEMBRE 1894. — N° 55

La Grand'Mère

PAR ÉMILE RICHEBOURG

DEUXIÈME PARTIE

LES MISÉRABLES

X
Provocation

Cet homme, qui n'avait guère plus de quarante ans paraissait en avoir au moins cinquante ; il devait évidemment sa vieillesse prématurée à des excès de toutes sortes ; cela se devinait à ses joues creusées, à son crâne dénudé, à ses yeux mornes, à sa physionomie, enfin, qui portait le stigmate ineffaçable de l'abus des plaisirs. Tout en lui, d'ailleurs, présentait le cachet du viveur, mais du viveur aristocratique, qui, en descendant les degrés du vice, a conservé l'élégance des formes, la distinction des manières. Du reste, il était vêtu à la dernière mode.

Il avait l'air dédaigneux, hautain, son regard était dur, froid, perçant, et sa figure d'homme blasé avait quelque chose de sombre et de ténébreux.

Il resta un instant debout à quelques pas de la porte, dirigeant ses regards de tous les côtés dans la salle ; puis, juste au moment où Henri Merson prenait son verre pour le porter à ses lèvres, il s'avança brusquement pour se placer à la table voisine de celle qu'occupaient les deux amis.

En passant, il heurta le bras d'Henri, et si violemment que tout le liquide contenu dans le verre se répandit sur la table et sur les vêtements du jeune homme.

Celui-ci ne put réprimer un mouvement d'humeur; mais aussitôt il sourit en regardant le maladroit, prêt à excuser, en quelques paroles polies, les excuses qui lui étaient dues.

Mais l'inconnu se débarrassa de son pardessus, s'assit tranquillement, et, avec non moins de calme, appela le garçon à qui il commanda un bock.

— C'est trop fort, murmura Henri, sortant de sa stupéfaction.

Il se dressa debout, pâle, frémissant, un éclair dans le regard, et, interpellant l'incivil personnage :

— Monsieur, dit-il, nul n'est exempt de maladresse mais encore convient-il, quand on a été maladroit, de s'en excuser.

L'inconnu leva la tête, toisa le jeune homme avec un suprême dédain, et d'un ton sec, glacial, répondit :

— Je vous trouve bien hardi de vous permettre de m'adresser la parole; en vérité, mon jeune monsieur, ce n'est pas vous qui pouvez avoir la prétention de me donner n'importe quelle leçon, leçon de politesse ou autre.

Louis Sandoz, voyant son ami prêt à sauter à la gorge du viveur, crut devoir intervenir.

— Monsieur, dit-il à celui-ci, vous avez tort, vous deviez des excuses.

— Monsieur répliqua l'inconnu, ce n'est pas à vous, mais à monsieur que j'ai affaire.

Henri tremblait de colère.

— Monsieur reprit-il d'une voix frémissante, je ne vous connais pas et ne désire point savoir qui vous êtes...

— Vous avez raison, interrompit l'inconnu avec insolence, et je vous engage, dans votre intérêt, à vous asseoir et à vous taire.

— Je ne sais pas qui vous êtes, reprit le jeune architecte incapable de se contenir, mais je suis forcé de reconnaître en vous un homme mal élevé, un grossier personnage !

— Hein ! des injures ! Décidément, mon petit monsieur, vous voulez vous faire tirer les oreilles.

Ces paroles furent prononcées au milieu du profond silence qui régnait maintenant dans la salle.

— Monsieur répondit Henri avec un accent plein de défi, mes oreilles sont placées trop haut pour que vous puissiez les atteindre.

Ah ! ah ! vraiment ? eh bien ! c'est ce que nous allons voir.

Mais avant que l'inconnu eût le temps de se dresser sur ses jambes, Henri saisit le verre de bière que le garçon venait d'apporter et en lança le contenu au visage de son adversaire en disant :

— Tenez, je vous fais boire votre bière de la même façon que j'ai bu mon grog.

L'inconnu poussa une sorte de hurlement.

Les deux hommes allaient se précipiter l'un sur l'autre. Mais plusieurs habitués du café s'interposèrent et empêchèrent la bataille.

Alors, redevenu subitement très calme, pendant que le jeune architecte était toujours en proie à la même colère, l'inconnu essuya son visage et son vêtement.

Cela fait, il tira son portefeuille de sa poche, y prit une carte de visite et la tendit à Henri, en disant avec gravité.

— Tout à l'heure, monsieur, vous ne vouliez pas me connaître ; il faut cependant que vous sachiez qui vous venez d'insulter publiquement ; veuillez donc prendre ma carte en échange de la vôtre.

Henri prit la carte de son adversaire et lui remit la sienne.

Pendant que le jeune homme lisait : « Baron Alphonse de Septème », celui-ci avait à peine jeté les yeux sur la carte de l'architecte :

— Monsieur Henri Merson, reprit-il, demain, à dix heures, vous aurez la visite de deux de mes amis.

— Vos deux amis, monsieur, seront reçus par deux des miens, répondit Henri.

— C'est fort bien, monsieur. Donc, nos témoins *régleront les détails de notre prochaine rencontre.*

Sur ces mots, M. de Septème jeta une pièce de deux francs sur la table, endossa son pardessus, mit son chapeau sur sa tête et sortit du café aussi tranquillement que s'il venait de serrer la main à un ami avant de le quitter.

Henri, cependant, n'était plus aussi surexcité et il arrivait peu à peu à calmer son irritation.

Il tenait toujours entre ses doigts la carte de son adversaire.

— Un baron, dit-il assez haut pour que ceux qui étaient autour de lui l'entendissent, le baron de Septème ! Ce baron est un singulier représentant de la vieille noblesse française.

Le nom du baron de Septème avait provoqué un mouvement de surprise chez plusieurs auditeurs et des paroles furent prononcées à voix basse.

— Mais, enfin, comment la chose est-elle donc arrivée ? demanda-t-on au jeune homme.

Il raconta exactement ce qui s'était passé.

De son côté, Louis Sandoz affirma que ce que venait de dire son ami était bien la vérité.

Henri Merson avait été un peu vif, sans doute ; mais tout homme a sa dignité, on ne pouvait le blâmer d'avoir voulu se faire respecter.

Quant à l'attitude de M. de Septème, elle paraissait inexplicable, et tout le monde lui donnait tort. Quelques-uns, — Louis Sandoz était de ceux-là, — se demandaient si le grog renversé n'avait pas été une chose voulue pour amener la provocation.

Quoiqu'il en soit, les deux adversaires avaient échangé leurs cartes, un duel était inévitable.

Une des personnes présentes, l'homme d'une cinquantaine d'années, à l'air grave, à la figure austère, décoré de la Légion d'honneur, et qu'on pouvait prendre pour un magistrat, saisit la main d'Henri Merson, l'entraîna à quelques pas et lui dit :

— Monsieur Merson, je suis de ceux qui vous donnent raison, la plupart des personnes qui sont ici n'auraient pas agi autrement que vous ; mais, demain ou après-demain, une rencontre aura lieu entre vous et M. le baron de Septème, car, en admettant que les témoins que vous choisirez aient le désir d'arranger les choses, de terminer cette déplorable affaire par des regrets et des excuses réciproquement exprimés, ceux du baron de Septème se refuseront à toute conciliation. Vous ne connaissez pas M. de Septème ?

— Je l'ai vu ce soir pour la première fois.

— Mais vous avez pu entendre parler de lui ?

— Jamais, monsieur.

— Etes-vous d'une certaine force à l'épée et avez-vous un peu l'habitude du pistolet ?

— Il y a quelques années, j'ai fait un peu d'escrime et je sais tenir une épée ; quant au tir du pistolet, il ne m'est nullement familier, ne m'étant jamais servi de cette arme que par hasard et comme amusement.

— C'est fâcheux.

— Pourquoi monsieur ?

— Parce que la rencontre peut avoir lieu au pistolet.

— Que je me batte au pistolet ou à l'épée, j'aurai bonne contenance sur le terrain..

— J'en suis convaincu, car vous êtes brave, monsieur Merson.

— Je suis flatté de la bonne opinion que vous avez *de moi.*

— Je ne connais pas particulièrement M. le baron de Septème ; mais, il y a une vingtaine d'années, — il était jeune alors, — j'ai eu souvent l'occasion de le rencontrer dans le monde. Or, il n'est pas inutile, je crois, que vous sachiez un peu à quel homme vous avez affaire.

M. de Septème, à l'époque dont je parle, n'était pas l'homme de glace, usé par les excès, au regard dur, implacable, en présence duquel vous venez de vous trouver ; c'était un joyeux jeune homme, qui ne pensait qu'aux plaisirs. Maître depuis peu d'une immense fortune, il commençait à mener la vie à grandes guides, et pendant des années, il fit beaucoup parler de lui.

De sa belle fortune d'autrefois, il ne lui reste plus que des épaves, et j'ai ouï dire que, souvent, il en est réduit aux expédients. Après avoir vécu, trop bien vécu, il s'est blasé sur tout ; il ne croit plus à rien, pas plus à la vertu qu'à l'honneur ; c'est un sceptique endurci, et son scepticisme fait de lui un homme de bronze, un de ces êtres infatués de leur personne, qui ne peuvent plus avoir pour les autres que du dédain et du mépris.

Il ne s'est jamais marié, il n'en a pas eu le temps et c'est heureux pour la femme qu'il aurait prise. On ne compte plus ses aventures scandaleuses. Depuis longtemps, il est classé dans la catégorie des hommes tarés, et je ne pense pas qu'il lui soit resté un véritable ami.

— Vous m'effrayez, monsieur, et je me demande si je peux me battre avec un pareil homme.

— Je souhaiterais pour vous que l'affaire pût s'arranger, et, si j'eusse été votre voisin quand vous avez répondu comme vous deviez le faire, d'ailleurs, aux impertinences de M. Septème, j'aurais réussi peut-être à calmer votre emportement et à empêcher les choses d'aller aussi loin. Mais il faut accepter ce qui est, et vous ne pouvez refuser d'aller sur le terrain, si votre adversaire vous y entraîne, car je ne crois pas qu'on puisse reprocher à M. de Septème quelque chose qui touche sérieusement à son honneur.

Je connais assez votre adversaire, monsieur Merson, pour être à peu près sûr que la rencontre aura lieu, et je vous conseille, quand l'arme du combat aura été désignée, de passer quelques heures dans une salle d'escrime, si c'est l'épée, ou dans un salon de tir, si c'est le pistolet.

— Je n'oublierai pas votre bienveillant conseil, monsieur.

— Le baron de Septème a eu je ne saurais vous dire combien de duels ; pour un oui, pour un non, il se battait. Ce qui vous est arrivé ce soir est aussi arrivé à d'autres.

Je ne dois pas vous cacher que M. de Septème est de première force à l'épée comme au pistolet ; son adresse est merveilleuse et l'on a toujours parlé de la sûreté de ses coups d'épée.

J'ajoute, oh ! ce n'est pas pour vous effrayer, mais afin que vous vous teniez sur vos gardes, qu'il a tué trois de ses adversaires.

— Monsieur, répondit Henri un peu ému, je vous remercie sincèrement de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner.

— Vous en êtes digne, monsieur Merson. Allons, tenez-vous bien et bonne chance ; les honnêtes gens seront pour vous.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Henri rejoignit son ami, qui l'attendait, et ils sortirent du café.

XI
Le duel

Pendant un instant, les deux amis marchèrent silencieusement. Ils étaient également soucieux.

Henri pensait à sa mère et aux précautions qu'il lui faudrait prendre pour qu'elle ne se doutât de rien.

— Mon cher Henri, dit tout à coup Sandoz, je suis désolé.

— Désolé, pourquoi ?

— Parce que je n'ai jamais été aussi mécontent de moi ; je ne me suis pas conduit ce soir comme je le devais.

— Que dis-tu ?

— Eh bien, oui, il me semble que j'ai été lâche ; je suis resté spectateur passif de la querelle comme si je n'eusse pas été ton ami ; je n'ai rien su dire quand il était de mon devoir de prendre énergiquement ta défense.

— Mon bon ami, console-toi, tu n'as rien à te reprocher de ton attitude ; tu n'avais rien à dire et tu ne pouvais rien empêcher.

— Si, je pouvais prendre fait et cause pour toi.

— Non, car moi seul avais le droit de répondre aux insolences de cet homme.

— Mais un duel, Henri, un duel !

— Assurément, mon ami, je n'avais pas besoin de cette aventure. Je ne l'ai pas cherché, ce duel, et maintenant que je l'ai sur les bras, je tâcherai de m'en tirer aussi bien que possible. Que veux-tu, ces choses-là arrivent souvent.

— Ce baron de Septème est, dit-on, un duelliste consommé.

— Oui, mais cela ne veut pas dire que je sois d'avance un homme mort.

— Oh ! je sais bien que tu ne manques pas de courage et que tu sauras te défendre ; mais, vois-tu, cet homme me fait peur !

— Garde ta peur pour toi, cher ami, et ne cherche pas à me la communiquer.

— Alors, tu ne crains pas...

— Eh ! que veux-tu que je craigne, répondit Merson presque gaiement ; un coup d'épée ? Mais l'on est constamment menacé d'une mauvaise fièvre ou d'un danger quelconque ; s'il fallait être tout le temps à redouter ceci ou cela, l'existence ne serait plus possible. D'abord, je ne l'ai pas encore reçu, ce coup d'épée, qui peut n'être qu'une égratignure.

— J'admire ton insouciance et je te trouve superbe.

— Et puis, vois-tu, continua Henri, je suis un peu fataliste ; je me dis ce que j'entends souvent répéter : On ne meurt qu'une fois. Si ce duel m'est funeste, si je meurs d'un coup d'épée ou d'une balle dans la poitrine, eh bien, mon ami, c'est qu'il est écrit que je dois mourir ainsi.

Cependant, malgré la douleur profonde qui est en moi et que tu connais, je tiens encore à la vie et ne désire nullement la mort. Je renonce à mon plus doux espoir ; malgré cela, quelque chose me dit que, tant que Geneviève n'appartiendra pas à un autre, je dois me garder pour elle.

Sandoz, mon cher Sandoz, Geneviève me protège, je ne peux pas mourir !

On prétend que le baron de Septème est absolument *sûr de son coup d'épée, je le crois ; eh bien !* s'il en est si sûr des coups qu'il porte et s'il ne se contente pas de me faire une piqûre afin d'avoir la satisfaction de voir couler mon sang, c'est qu'il aura voulu m'assassiner !

— Louis Sandoz saisit brusquement le bras de son ami.

— Henri, lui dit-il, d'une voix troublée, tu me fais frissonner !

— Pourquoi cela ?

— Sais-tu ce que je pense ?

— Non, mais dis-le moi.

— D'autres aussi ont la même pensée.

— Eh bien ?

— Henri, je crois que c'est par une maladresse voulue et calculée que M. de Septème a renversé ton verre.

— Allons donc !

— Henri, rien ne m'ôtera de l'idée que ce baron de Septème n'a agi comme il l'a fait que pour te forcer à le provoquer ; il voulait ce duel.

— Je ne saurais partager ton opinion, car, enfin, ne connaissant pas ce monsieur, n'ayant même jamais entendu parler de lui, je n'ai pu lui causer un dommage qui fût de nature à m'en faire un ennemi. Pourquoi, alors, verrions-nous dans sa conduite autre chose que ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas... Et cependant...

— Laissons cela, mon ami ; va, ne faisons pas les hommes plus méchants et plus faux qu'ils ne le sont. Puis-je compter sur toi pour être mon premier témoin ?

— Assurément.

— Eugène Loudun, notre ami commun, ne refusera probablement pas de m'assister aussi.

— Il n'est pas homme à se dérober ; si tu m'y autorises, demain matin je le verrai en ton nom.

— J'accepte avec grand plaisir, et, si Loudun veut bien me servir de témoin avec toi, je vous attendrai tous deux à neuf heures et demie ; tu sais que c'est à dix heures que deux amis de M. de Septème se présenteront.

Pourtant si Loudun était empêché pour une cause ou pour une autre, tu me préviendrais immédiatement afin que j'aie le temps de m'adresser à un autre ami.

— C'est entendu.

— Je ne suis plus qu'à quelques pas de chez moi, mon cher Sandoz, si tu le veux bien nous allons nous quitter ici.

— Les deux amis se serrèrent la main.

— Ah ! mon cher Henri, dit tristement Louis Sandoz, s'il t'arrivait malheur !...

— Allons, allons ! sois donc tranquille ; faut-il te répéter que je n'ai rien à redouter, puisque ma Geneviève bien-aimée me protège !

Sur ces mots, les deux amis se séparèrent, allant chacun de son côté.

Il était près de minuit.

Henri rentra en faisant le moins de bruit possible. Sa mère étant couchée et devant dormir, il craignait de la réveiller.

Il ne se dirigea point vers sa chambre, qui était contiguë à celle de madame Merson, mais entra dans son cabinet, séparé des deux chambres à coucher par le salon, la salle à manger et une antichambre.

Cette disposition de l'appartement permettait à l'architecte de recevoir ses visiteurs sans que sa mère fût jamais dérangée. Henri avait évidemment pensé à cela comme étant le meilleur moyen qu'il eût de cacher à sa mère la grave entrevue du lendemain ; il espérait même qu'elle n'aurait pas connaissance de l'affaire, tout au moins avant que la rencontre n'ait eu lieu.

Le jeune homme avait allumé un bec de gaz, s'était assis devant son bureau et, la tête dans ses mains, il réfléchissait.

Maintenant qu'il était seul, au milieu du profond silence de la nuit, il se sentait, non pas moins brave, mais plus accessible à la crainte que sur les boulevards, en compagnie de Louis Sandoz.

(*A suivre.*) EMILE RICHEBOURG.

On reçoit, dans les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX, des annonces et insertions de tous genres, pour tous les journaux du Nord, de Paris, du reste de la France et de l'Etranger, sans aucune augmentation de prix.

Annonces légales

Etude de Me GHESQUIÈRES, notaire à Tourcoing, rue Saint-Jacques, 76.

Dissolution de Société

Aux termes d'un acte passé devant Me GHESQUIÈRES, notaire à Tourcoing, en présence de témoins, le treize octobre mil huit cent quatre-vingt-quatorze, portant cette mention :

Enregistré à Tourcoing, le dix-huit octobre mil huit cent quatre-vingt-quatorze, folio soixante-sept, case onzième. Reçu neuf francs trente-huit centimes, décimes compris.

Signé : ROGIE.

M. Jean-Baptiste DESMARCHELIER;

Et M. Jules DUHEM.

Tous deux liseurs, demeurant à Tourcoing.

Ont déclaré consentir à la dissolution pure et simple à partir du premier octobre mil huit cent quatre-vingt-quatorze, de la société en nom collectif existant entre eux, ayant pour objet le piquage de dessins industriels, sous la raison

DESMARCHELIER ET DUHEM

dont le siège est à Tourcoing, rue Winoc-Chocqueel, numéro 69.

Constituée aux termes d'un acte reçu par Me GHESQUIÈRES, notaire à Tourcoing, le sept février mil huit quatre-vingt-treize pour dix années qui ont commencé à courir le premier février mil huit cent quatre-vingt-treize et devaient finir avec le trente-un janvier mil neuf cent trois.

MM. DESMARCHELIER et DUHEM sont chargés conjointement de la liquidation de cette société et chacun d'eux a les pouvoirs les plus étendus pour la réalisation de l'actif et le paiement du passif.

Pour extrait conforme dudit acte dont deux expéditions ont été déposées, le deux novembre mil huit quatre-vingt-quatorze, l'une au Greffe du Tribunal de commerce de Tourcoing, et l'autre au Greffe de la Justice de Paix du canton-Sud de la même ville.

87082d Signé : GHESQUIÈRES.

Immeubles à louer

EMPLACEMENTS avec force motrice, à louer, rue du Grand-Chemin, 134, à Roubaix. 84795—37700

EMPLACEMENTS A louer, pr le premier janvier 1895, vastes emplacements, situés rue de la Gare et place Chevreuil, propres à négociants en laines, tissus ou fabricant. S'ad. chez M. Loridan, r. Nain, 75. 86746-38646

Appartements & Chambres A LOUER

Publicité économique: Chaque mention d'une ligne de ce tableau se paie vingt centimes; six jours: un franc; quinze jours: deux francs; un mois: trois francs. Ce tableau est publié dans les deux éditions du « Journal de Roubaix » (soir et matin).

Chambre garnie, rue du Clinquet 39, Tourcoing.

Chambre, rue Saint-Jean, 53.

Chambre garnie, rue d'Isly, 60.

Chambres garnies, 15, rue de la Gare Tourcoing.

Appartement non garni et chambre garnie, rue de Tourcoing, 34.

Chambre garnie, rue de l'Epeule, 72

Chambres garnies, rue Fosse-aux-Chênes, 36. 84224

Appartements garnis ou non garnis 123, rue de la Gare.

Chambre garnie, rue de Lille, 100

Ventes diverses

A VENDRE D'OCCASION

MACHINE A TARAUDER les tubes en fer marchant la main et au moteur, pouvant tarauder des tubes de 33, 40, 50, 60, 66 et 80 m/m, munie de douze paires de coussinets dont six paires de rechange; poids total 600 kilos; prix 500 fr.; état parfait. S'ad. à l'usine à gaz, rue de Tourcoing, 58, à Roubaix. 84571—37300

VŒU A LA MARLIÈRE grand tableau, par A. Desplanques, à vendre. S'ad. 21, rue d'Alsace, à Roubaix. 38796—87088d

ENSEIGNEMENT

LEÇONS Un professeur français désire donner des leçons d'anglais, de latin et de grec. Prix modérés. Ecrire au bureau du journal, aux initiales A.B.D. 86840—38741

DEMANDES & OFFRES D'EMPLOI

EMPLOI Jeune homme, actuellement chef de fabrication ayant fait les voyages d'Anglet. N et de Paris, désire place de vendeur. Discrétion demandée. Réponse au bureau du journal, aux initiales C. D. 85493—38350

REPRÉSENTATIONS Négociant d'Epinal (Vosges), possédant connaissances variées, accepterait représentations diverses pour les Vosges, Est et Centre soit tissus, lainages, draperies, toiles, cotons filés, bonneterie, laines, matières premières, fournitures pour industrie, etc. Possédant 200 m. c. magasins rayonnés, accepterait dépôt et responsabilité. Références de 1er ordre. S'ad. A. Chapuit, à Epinal. 38658

LAINES Jeune homme, Autrichien, connaissant les travaux de bureau, parlant et correspondant en allemand et en français, au courant de l'article laines et laines artificielles, cherche place comme correspondant et voyageur. Ecrire sous les initiales R.G., Forst, poste restante (Lusace) Allemagne.

COMMANDITAIRE Industriel, désirant développer affaire en pleine prospérité et possédant matériel nécessaire à ce développement, demande commanditaire ou associé, apportant 40 à 50.000 fr. Affaire de tout repos. Ecrire aux initiales V. A., bureau du journal. 86217—38344

REPRÉSENTANT On demande un ouvrier connaissant Roubaix et Tourcoing, marié, jeune et actif, ayant économies et instruction, sachant conduire chevaux, pour s'occuper de représentation. Belle position assurée. Indiquer toutes ses références. Réponse au bureau du journal, aux lettres I. P. K. 38508—86027

EMPLOI Personne de bonne famille, pouvant donner les meilleures références, désire trouver emploi dans un bureau ou copies et écritures à faire chez elle ou dehors. Réponse au bureau du journal, aux initiales J. F. 38774—86984

AVIS DIVERS

VILLE DE DOUAI

SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE

Exposition Internationale

CHRYSANTHÈMES

ŒILLETS CYCLAMENS

TABLEAUX

18 30 novembre 1894

1,000 francs de prix

Demander le programme. 85885-38198

Lacteïne Française

Engt hygiène des animaux de ferme, chez M. Beuque-Duvillers, bonlangerie, à Mouveaux. 38768d

La Réglisse SANGUINÈDE GUÉRIT les Rhumes, Gastrites, Crampes, Faiblesses d'Estomac, et facilite la Digestion. 0 fr. 75 dans toutes Pharmacies. 38467

MASTIC CALORIFUGE MAHIEU

pour le revêtement des tuyaux et appareils à vapeur

GRANDE ÉCONOMIE DE COMBUSTIBLE

20 fr. les 100 kilog.

On traite au mètre carré ou à forfait

Le travail est garanti contre tout défaut de pose ou de matière pendant 6 années minimum.

L. MAHIEU et FILS

Brevetés s. g. d. g.

117, Boulevard Gambetta, 117

ROUBAIX

38357 8553.

FOURNITURES GÉNÉRALES

POUR COIFFEURS & BARBIERS

L. HAVET, 1, rue des Lignes, 1, ROUBAIX

Spécialité de Fauteuils très élégants et solides

PRIX MODÉRÉS 38795—86944

COMPAGNIE DU GAZ DE ROUBAIX

POUR L'ÉCLAIRAGE LE CHAUFFAGE & LA FORCE MOTRICE

DESCLÉE Frères et Cie

La Compagnie du Gaz s'est assuré la représentation, sur place des principaux systèmes de moteurs à gaz : Moteurs Otto, Crossley, Niel, Delamarre, Charon, etc. Elle peut donc livrer, à ses clients, tous les moteurs à des conditions défiant toute concurrence.

Des catalogues spéciaux contenant la description, les prix et les conditions seront édités prochainement.

Les principaux avantages des moteurs à gaz sont :

Suppression des générateurs de vapeur, sources de si grave est de si nombreux accidents.

Suppression des chauffeurs et même du mécanicien, car la machine une fois réglée ne se dérange pas.

Economie considérable d'emplacement, non seulement du chef des générateurs qui disparaissent, mais par la suppression des cheminées, des magasins de charbon, etc., la place du mouvement seul suffit.

Mise en train à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, en quelques secondes.

Arrêt instantané par la simple fermeture d'un robinet et suppression de toute dépense à partir de ce moment.

Installation sans aucune autorisation, comme un meuble, même au grenier ou à la cave.

Le prix du gaz pour le chauffage et la force motrice, mesuré par compteur spécial, est fixé à **15 centimes** le mètre cube. Sur ce prix la Compagnie accorde des primes progressives de **1, 2, 3 centimes** suivant le tableau ci-dessous, selon l'importance de la consommation.

1° La consommation de gaz au-delà de 10.000 mètres jusqu'à 20.000 mètres jouira d'une prime de **1 centime.**

2° La consommation de gaz au-delà de 20.000 mètres jusqu'à 30 000 mètres jouira d'une prime de **2 centimes.**

3° La consommation de gaz au-delà de 30.000 mètres jouira d'une prime de **3 centimes.**

La consommation est **inférieure à 900 litres** par cheval de force et par heure.

ÉTABLISSEMENT DES BAINS

RUE SAINT-ANTOINE, ROUBAIX

Ouverture tous les jours de la semaine, de 5 heures du matin à 9 heures du soir. Les dimanches de 5 heures du matin à 1 heure.

RECOMMANDÉ : BAIN HYGIÉNIQUE AROMATISÉ, 0,90 centimes (service compris). Service à domicile.

EN 48 Heures — GUÉRISON RADICALE de toutes les maladies SECRÈTES ou CONTAGIEUSES Par la POTION VÉGÉTALE

nouveau remède sans MERCURE dont l'efficacité a été reconnue par les célébrités médicales, et qui supprime les injections et les capsules en guérissant pour toujours les écoulements anciens ou récents des deux sexes, les catarrhes de la vessie. Prix du Flacon : 5 Fr. — DÉPOT GÉNÉRAL : Phie DUQUESNE, rue de Paris, 40, Dunkerque (Nord). — *Envoi 1 contre mandat-poste de 5 fr., (sans étiquette apparente).*

Dépôts : Lille, Adrien Bruneau, phie de 1re cl., pl. Sébastopol; Roubaix, ph. Couvreur, 20, rue Neuve; Leflon, Gde-Rue, 146; Deblock, 174, r. de l'Epeule; Tourcoing, ph. Decouvelaere, 5, rue de l'Hôtel-de-Ville, et ph Vanhoucke, 164, rue de Menin ; à Denain (Nord), pharmacie Bulté, et à Bauay (Pas-de-Calais), pharmacie Flament.

MAISON FONDÉE EN 1868

Seule de Lille s'occupant exclusivement de

Pianos et Harmoniums

L. MANCEL

PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, 2, LILLE

Grand et beau choix de Pianos

Érard, Pleyel, Erard, Gaveau, Mussard, Focke, etc.

Vente, Accords, Location, Échange, Réparations 33960

POMPES FUNÈBRES

COURTOT-UYTTENHOVE

Entrepreneur de l'Hôpital et des Hospices de la Ville de Roubaix

64-66, RUE DE L'ALOUETTE, 64-66, ROUBAIX

Corbillards de toutes classes, depuis 10 francs

Chapelle mortuaire avec luminaire compris, depuis 10 fr.

FABRIQUE DE CERCUEILS

plombés, zingués et capitonnés de tous prix

NOTA. — La Maison informe les familles qu'elle se charge, **sans déplacement aucun pour elles,** de la déclaration du décès à la Mairie, de la cérémonie religieuse, de l'ouverture du caveau, de l'achat de terrain, des exhumations, du transport des corps en France et à l'Etranger. Pour les transports venant de l'Etranger, chapelles ardentes provisoires pour le dépôt des corps. Sur demande, on se rend à domicile.

La Maison, dont l'existence remonte à vingt ans, possède une organisation très complète et unique dans la région pour tout ce qui concerne les cérémonies funèbres, elle a des correspondants dans tous les pays

FIN DE BAIL

LIQUIDATION FORCÉE

DU

COMPTOIR GÉNÉRAL

35, RUE ESQUERMOISE, LILLE

VENTE AVEC PERTE IMMENSE

Lingerie, Bonneterie, Tissus, Soieries, Foulards, Cravates, Gants, Dentelles, Confections et une

QUANTITÉ D'AFFAIRES qui seront

GASPILLÉES A VIL PRIX

CABINET

LEMASSON

DENTISTE

6, rue de l'Espérance et rue de la Gare

ROUBAIX

SOIN DE BOUCHE

SPÉCIALITÉ DE

POSE DE DENTS

EN TOUS GENRES 83960

VANDEKERCKHOVE & Cie

ENTREPRENEURS

49, rue des Arts, ROUBAIX

PAVAGES en GRÉS de TOUS GENRES

Spécialité de PAVÉS BLANCS de St-Chéron

Sable — Ciment — Gravier

PRIX MODÉRÉS Travaux garantis. PRIX MODÉRÉS

38337—8629

BUREAU AMERICAIN

AU VIEUX CHÊNE

L. MONIER ET J. MONNIER

77, Rue Nationale, 77, LILLE

MEUBLES

Sièges, Tapis, Tentures

LITERIES

MEUBLES EN CHENE MASSIF, POUR BUREAUX & ADMINISTRATIONS

Seuls dépositaires, pour le Nord, des Meubles en fer pour jardins, serres, lanterneaux, grilles kiosques, etc. etc., de la Société anonyme de Saint-Sauveur-Arras.

Coffres-forts G. et H. Bauche, de Reims (Marne)

Dépôt exclusif des Coffres-forts incombustibles BAUCHE, plaques d'acier et serrure incrochetable contre les effractions fournisseurs des ministères, des chemins de fer, de la Banque de France, etc. Médaille d'or, Paris la plus haute récompense, Exposition de 1889. 34183—80243

FEUILLETON DU 5 NOVEMBRE. — N° 11.

LE CHEMIN DE DAMS

Par LÉON DE TINSEAU

VIII

Tout à coup, un fez rouge se fit voir entre les arbres. C'était un factionnaire qui venait rendre sa visite.

— Sauve qui peut ! dit Ariane. Mon père, va te dévouer pour ta fille et pour ton hôte !

Neuvillars s'élança sur les pas de mademoiselle Marcopoli, qui faisait une retraite savante, par des allées détournées. Quand on fut devant un certain massif, elle s'arrêta.

— Chaque soir, dit-elle en souriant, je viens entendre ici la sérénade que me donne un grand artiste. Ne soyez pas scandalisé. L'artiste possède une femme qu'il adore. J'ajoute qu'il a des plumes. Devinez-vous?

— Le rossignol ! Je n'en ai pas encore entendu dans cette île

— Vraiment ? fit Ariane dont les joues s'animèrent. J'avais cru vous reconnaître un certain soir, dans le chemin qui longe cette barrière. Je pensais que vous écoutiez le rossignol, vous aussi.

D'un regard aigu, Paul interrogea les traits d'Ariane.

— Non, vraiment. Ce n'est pas pour le rossignol que j'étais venu.

Toutefois cette comédie lui déplaisait fort. Il songea en lui-même :

« Au diable les petites filles qui ne sont pas couchées à l'heure ! Et maintenant me voilà, malgré moi, passé au nombre des amoureux de la belle Ariane. »

Celle-ci pressait des deux mains son cœur qui bondissait dans sa poitrine. Elle ne répondit rien, ou plutôt ses yeux sincères ne répondirent que trop Neuvillars comprit qu'il était aimé et, tout d'abord, il éprouva ce choc de l'honnête homme à qui une main distraite compte de l'or dont il n'est pas le possesseur attitré. Cependant, qui aurait pu rester froid, à cet âge, en présence de l'amour offert et de la beauté qui le promet ? Quelle occasion de goûter à la coupe inconnue de l'amour platonique ! Paul n'en éprouvait pas encore la soif, mais il ne se moquait déjà plus de ceux qui vantent son parfum.

Il pouvait, à cette heure, sans être un malhonnête homme, accepter l'amour d'une honnête femme. L'amour ! Que ne pouvait-il éprouver, pour un moment, ce curieux phénomène de l'organisme humain !...

Longtemps ils marchèrent à l'ombre des grands arbres, puis ils s'assirent, sans s'être touché la main, sur un banc d'où l'on découvrait la mer jusqu'à l'horizon bleu des montagnes d'Anatolie. Dans chaque parole que disait son bien-aimé, Ariane croyait découvrir des trésors capables d'enrichir de félicité une longue existence. Quand il confessait n'avoir jamais connu le véritable amour, elle croyait entendre : « *Vous êtes* mon premier amour ! » Quand il soupirait : « Quel homme peut mériter la tendresse d'une femme comme vous ? » elle comprenait : « Maintenant que je vous ai trouvée, rien ne nous séparera plus ! »

Elle était, à ce moment, plus heureuse qu'aucune créature, car elle prenait ce bonheur d'aimer, qui l'étouffait, pour le bonheur d'être aimée. C'est une méprise où tombent certaines femmes, tout à la *fois très passionnées et très pures : elles prêtent de* l'amour à celui qu'elles aiment.

Le père Marcopoli reparut. L'heure était venue pour Paul de rallier son bord. Il se sépara de ses hôtes après une dernière tasse de café, quela jeune maîtresse de maison fit durer un quart d'heure. Il s'éloigna enfin, mais Ariane le suivit, tenant au bout de ses doigts un de ces gâteaux de farine parfumée qu'on retrouve dans la moindre collation grecque.

— Mangez ceci, dit-elle au moment où la porte allait s'ouvrir.

— Manger ? Grand Dieu ! je me demande si je pourrai dîner ce soir.

— Mangez tout de même, si vous voulez me faire plaisir.

Paul, sans plus discuter, mit le gâteau dans sa bouche, et sortit de la maison, suivi d'Ariane et de son père qui l'escortaient jusqu'aux limites du jardin. Le bonhomme dit en riant :

— Monsieur, on expérimente sur vous une de nos superstitions rhodiotes. Je vous en préviens loyalement.

— Une superstition ? fit Paul la bouche pleine.

— Oui. Si vous mangez au moment où vous sortez d'une maison, il est certain que cette maison vous verra encore. Du moins c'est une croyance de chez nous.

— Monsieur, répondit courtoisement Neuvillars, je sens le sortilège qui opère déjà. S'il ne tenait qu'à moi, je rentrerais sur l'heure.

Il put discerner, dans les yeux d'Ariane, le bonheur qu'elle éprouvait d'avoir entendu ces mots de politesse française. Tout en regagnant le port, il se disait :

« Quel charme reposant dans cette simplicité ! Comme elle est pittoresquement tendre ! Quelle différence avec l'hypocrisie de nos mondaines.

Mais il n'était point amoureux d'Ariane ; la preuve c'est qu'il l'analysait. Mais Ariane avait quelque chose de trop poétique, de trop immatériel dans sa beauté, pour entamer cette muraille. Et puis, pour prendre à Neuvillars sa devise : *ce n'était pas écrit.*

Toutefois, s'il n'était pas converti à l'amour, du moins il ressemblait à ces athées qui sont entrés dans une église par politesse, et qui emportent dans leurs oreilles un chant qui les poursuit. Paul comptait bien retourner entendre la musique. Ariane aurait dit que c'était l'effet de son gâteau.

Dès lors il ne resta jamais une semaine entière sans prendre le chemin de Trianda. Plus d'une fois il tomba dans des réunions nombreuses dont ses camarades faisaient le plus bel ornement. Ces jours-là, sa physionomie renfrognée montrait l'ennui qu'il éprouvait. Ariane, toujours en éveil pour épier le moindre pli de son front, jugea qu'il préférait la voir seule, et, dans son cœur, elle en fut délicieusement émue. Dès lors elle fit si bien que Marcopoli se figura que lui-même était fatigué d'avoir toujours du monde. Et le printemps s'écoula pour elle entre ces deux bonheurs : avoir son bien aimé à elle seule ou, quand ils s'étaient quittés, rêver à lui dans la solitude.

IX

Cependant Bédarride ne faisait plus mystère de sa grande idée. Tout au contraire, il en occupait fort le public, recueillant des adhésions, se faisant donner des signatures. Comme tous les inventeurs, il s'imaginait voir tourner sa machine avant que les rouages fussent fondus. A défaut de mieux, la machine avait déjà un nom : *le Colosse*, inspiration géniale, qui n'avait pas peu servi à gagner la faveur des gens de Rhodes.

Néanmoins un souci nouveau commençait à troubler